

Introduction

Quinze articles, ou quinze chapitres ? Il serait artificiel de voir dans ce choix une savante construction : il s'ordonne en quatre parties correspondant aux trois œuvres principales de Montesquieu, selon l'ordre de leur publication, et au domaine historique qui, pour être en grande partie en marge des œuvres publiées, n'en est pas moins central dans sa démarche ; l'ensemble s'appuie sur un corpus beaucoup plus vaste, depuis les brouillons jusqu'aux essais de fiction ou d'histoire, en passant par les recueils de lectures et de notes personnelles, tout en s'organisant autour des œuvres connues et reconnues. Point de progression donc, mais une distinction claire des pans majeurs d'une œuvre dont est respectée la chronologie, la quatrième partie s'étendant aux travaux ultimes et aux prolongements ultérieurs. Mais là n'est pas seulement le principe que j'ai suivi pour retenir et ordonner ces textes, qui peuvent se lire séparément, mais qui s'enrichissent mutuellement : des axes communs parcourent l'ensemble, dessinant en filigrane les perspectives de mes propres recherches en près de trente ans, depuis 1984 pour le colloque de Naples, « *Storia e ragione* », jusqu'à 2013, année placée sous le signe des *Lettere persanes*.

Rolando Minuti a ordonné récemment ses travaux selon une logique spatiale, suivant le fil d'une découverte progressive du monde, pour montrer que la pensée de Montesquieu se nourrit de la diversité culturelle, politique, et d'abord géographique, définie comme une dimension majeure de sa pensée¹ ; les miens s'inscrivent dans une

1 Rolando Minuti, *Una geografia politica della diversità. Studi su Montesquieu*, Naples, Liguori, 2015.

exploration du temps, ou plutôt des temps, qui ne se résume évidemment pas à ce que fut la succession, en elle-même pleine de sens, des œuvres de Montesquieu : les temps qu'il parcourt inlassablement pour en déceler les affinités quand ils paraissent étrangers les uns aux autres, et les différences quand on préfère ignorer toute variation. Mais il ne suffit pas, même si la méthode en elle-même est fructueuse, d'apprécier dans quelle mesure s'applique la préface de *L'Esprit des lois* : « Quand j'ai été rappelé à l'Antiquité, j'ai cherché à en prendre l'esprit, pour ne pas regarder comme semblables des cas réellement différents, et ne pas manquer les différences de ceux qui paraissent semblables » ; bien au-delà des « cas », il est question des hommes, et par là il s'agit de prendre en compte un rapport à l'Antiquité qui est à la fois central dans la pensée de Montesquieu et profondément original en son temps. Peu d'auteurs du XVIII^e siècle peuvent en effet revendiquer un tel point de vue : Montesquieu se sent de plain-pied avec les auteurs anciens, non en raison d'une familiarité particulière avec eux (beaucoup de ses contemporains la partagent avec lui), mais parce qu'il les considère comme ses égaux en dignité et en rationalité, car il récuse toute supériorité *a priori* des âges modernes ; de ce fait, l'Antiquité a tout à apprendre aux Modernes, ou plutôt ceux-ci doivent apprendre à faire usage de ce qu'elle leur apprend – c'est la raison pour laquelle elle occupe tant de place dans ce volume.

« Nous accusons sans cesse les Anciens de trahir la vérité. Pourquoi voulons-nous qu'ils l'aimassent moins que nous² ? » Les Modernes accusent les Anciens qu'ils ont si longtemps suivis parce qu'eux-mêmes se sentent trahis, mais ainsi ils affirment les progrès des savoirs et de la raison. Mais est-on si sûr de cette trahison ? Et si c'était le monde qui avait changé ? Un monde démesurément élargi, qui aurait été autrefois peuplé de licornes – n'est-il pas plein aujourd'hui de chats volants et autres étrangetés, qui ne sont telles qu'en raison de notre ignorance d'Européens ? Nous sommes des insectes sur le globe terrestre, des éphémères devant l'immensité du temps géologique et du temps historique, mais aussi devant celui de la vie qui échappe à tout cadre fixiste, car les espèces meurent et se renouvellent ; et notre esprit critique s'exerce bien souvent à faux, à partir de notre seul point de

vue, ridiculement limité. C'est ce qui détermine chez Montesquieu un usage particulier en son temps de la raison critique.

La chasse à la licorne ouvre en effet deux voies : une histoire de l'esprit humain, qui s'intéresse au cheminement du récit et de l'imaginaire pour découvrir les déformations ou inventions qui auront fait de quelque animal bien réel le sujet de tant de légendes, et une histoire naturelle qui en laisse subsister la possibilité. Si séduisante que soit la première, surtout quand elle est ouverte par Fontenelle et suivie par Voltaire, Montesquieu ne cherche pas à s'y engouffrer ; sans l'oublier (car il la redessine à sa manière, on le verra), il préfère la seconde qui, multipliant et croisant les observations, fournit un socle sinon solide ou crédible, du moins possible. Tout autre point de départ est banni ; qu'une espèce disparaisse, qu'une autre apparaisse, que le monde entier ait connu d'immenses changements, qu'il se modifie tous les jours, voilà bien avant Buffon une idée qui n'est plus taboue : les enseignements de la Bible n'ont jamais été un frein pour Montesquieu qui, avant Rousseau, commence par écarter les faits, mais sans le dire, pour mieux les retrouver hors de toute idée préconçue. Voltaire ne s'y arrête pas davantage, mais pour lui l'histoire ancienne restera toujours aussi entachée de doute que la Bible³ : sont en cause la faiblesse des témoins et la fragilité de la chaîne de transmission, les auteurs anciens étant *a priori* suspects. Aux yeux de Montesquieu, pour affirmer qu'ils ont menti ou se sont trompés, il faut commencer par le démontrer ; la charge de la preuve est inversée. La réalité (un monde sans licornes) leur apporte-t-elle la contradiction ? Le monde est labile : les fleuves se déplacent, les côtes reculent, les montagnes s'effondrent, les peuples disparaissent de la surface de la terre, tandis que le commerce assure la prospérité d'un lieu réputé inhabitable qui désormais regorge d'habitants, de par la volonté humaine. En croyant que le monde est stable, l'homme moderne se donne à bon compte l'illusion que son propre regard change, et qu'il sait mieux voir qu'il y a quelques siècles ; Montesquieu essaie de voir le monde avec les yeux des Anciens.

Pour lui, la raison est un principe d'ouverture : c'est le moyen de comprendre toutes les formes possibles que peut prendre la nature des choses, et non d'abord une modalité d'exclusion qui rejetterait comme

3 C'est ce qu'il développera en particulier dans *La Philosophie de l'histoire* (1765), donc bien après la mort de Montesquieu ; mais l'idée apparaît chez lui bien plus tôt.

invraisemblable ou impossible tout ce qui n'est pas conforme à des critères modernes, autrement dit à une supposée nature qui en fait reflète les présupposés de celui qui les énonce, ou à une prétendue raison qui se contente de reconduire des habitudes de pensée, sélectionnant seulement ce qui lui ressemble. La raison que Montesquieu défend, pour être « compréhensive », doit s'adapter à la nature des choses, à leur diversité mais aussi à leur instabilité, voire leur irrégularité ; elle doit pour cela savoir prendre le contre-pied des opinions existantes – chez Montesquieu, c'est presque un principe ; non pour afficher à bon compte une originalité qui trouverait vite ses limites, mais parce que l'opinion présente, et surtout l'opinion commune, revêtue des apparences du bon sens dont chacun sait qu'il est si bien partagé, rapporte à elle-même tout ce qu'elle examine et ignore toute profondeur et toute contextualisation historiques. Or ce qui est passé à lui-même un passé, sans lequel il est impossible de le comprendre. Cela ne redonne pas vie aux licornes ; mais cela permet de les chercher mieux, en commençant par admettre qu'elles ont pu exister, mais aussi en considérant que la raison, puisque raison il y a, doit se garder de propositions catégoriques et définitives qui interdisent toute exception.

Parmi les formules récurrentes chez Montesquieu, on retiendra *presque* (notamment *presque toujours*, *presque jamais*), *souvent*, *d'ordinaire*, *un des plus* : l'affirmation se modalise pour laisser ouverte la possibilité du contre-exemple⁴. Paradoxalement, ce qui peut apparaître comme une atténuation la renforce en lui permettant d'intégrer l'expérience contradictoire qui l'aurait définitivement infirmée si elle s'était présentée sur un mode absolu. C'est particulièrement vrai pour les choses humaines, qui apparaissent chez Montesquieu parcourues de tendances, mais rétives à une mécanique explicative, qu'elle soit morale ou sociale⁵. Est-il possible d'en faire une règle générale ? On a souvent vu en lui l'auteur d'une « théorie des climats » (expression péjorative s'il

4 Ainsi la démarche de *L'Esprit des lois* se fonde sur l'idée que les hommes ne sont « pas *uniquement* conduits par leurs fantaisies » (Préface ; souligné par moi). La proposition a valeur de litote ; mais elle ne signifie pas que les hommes sont *uniquement* conduits par des principes et des lois que l'ouvrage se donnerait pour ambition de dégager : il reste toujours une marge d'incertitude, ou de liberté.

5 Les livres de morale portant sur le bonheur « sont un amas de propositions générales presque toujours fausses » (*Pensées*, n° 30). Cette tendance s'explique : « Un des grands délices de l'esprit des hommes, c'est de faire des propositions générales »

en fut) qui supposerait une influence directe du milieu sur l'homme, ou sur le vivant en général, selon un déterminisme inflexible. Pareille transitivité, chez celui qui fait toujours jouer la multiplicité des facteurs et leur interaction, et qui est grandement attentif à l'action inverse, celle de l'homme sur son milieu, n'existe pas. Cette interdépendance est une incitation à la prudence, ce que traduit la notion même d'esprit général, somme de notions antagonistes ou du moins différenciées, qui peuvent entrer en conflit comme se renforcer mutuellement.

De la même manière – et c'est la raison pour laquelle la pensée de l'histoire nous fait entrer si avant dans la démarche intellectuelle de Montesquieu –, la causalité historique se compose d'une multiplicité de facteurs dont on ne peut guère savoir à l'avance lequel l'emportera sur les autres, lesquels s'annuleront mutuellement. Montesquieu récuse le schéma historiographique classique qui fait systématiquement prédominer le caractère du grand homme, dont les moindres décisions se répercutent en s'amplifiant à travers les foules subjuguées, et tout autant celui qui privilégie la petite cause produisant de grands effets⁶. Il n'élude pas pour autant la cause psychologique : la passion d'Antoine, la faiblesse de Cassius et Brutus, autant d'éléments déterminants, mais seulement quand ils s'ajoutent les uns aux autres. Il ne faut rien exclure – sauf l'évidence et la certitude nées de la seule répétition, et la méconnaissance des véritables enjeux.

En ce domaine, les Modernes sont-ils mieux armés que les Anciens ? Le respect excessif qui a longtemps été voué à l'Antiquité les a poussés par réaction à lui dénier toute crédibilité ; mais la réaction n'est pas meilleure conseillère que la tradition. Sort-on du dilemme en considérant qu'il s'agit des mêmes hommes que nous ? Montesquieu le croit profondément. Mais l'idée si bien ancrée dans l'anthropologie classique que la nature humaine est une et constante entraîne des dérives : « Transporter dans des siècles reculés toutes les idées du siècle

(*Pensées*, n° 1597) ; énoncé qui se prouve lui-même, puisqu'il s'agit d'une proposition générale.

6 Montesquieu peut s'amuser à présenter sur ce mode le renversement des alliances en Angleterre lors de la guerre de la Succession d'Espagne : « [...] un manchon sauva la France » (*Spicilège*, n° 434). Mais il ne s'agit que d'un artifice narratif (voire de la pure et simple reproduction de sa source) ; pas plus que Voltaire, il ne sacrifie à cette tendance interprétative. Tocqueville y verra abusivement le principe des historiens du XVIII^e siècle, oubliant à quel point Montesquieu et Voltaire en sont loin.

où l'on vit, c'est des sources de l'erreur celle qui est la plus féconde », c'est « rendre modernes tous les siècles anciens⁷ » ; c'est le contraire d'une véritable démarche historique, telle qu'il la conçoit, mais également telle qu'il la met en application :

On a cherché l'histoire des Romains dans leurs lois, dans leurs coutumes, dans leur police, dans les lettres des particuliers, dans leurs traités avec leurs voisins, dans les mœurs des peuples avec qui ils ont eu affaire, dans la forme des anciennes républiques, dans la situation où était le monde avant de certaines découvertes faites depuis [...] ⁸.

On a là les premières traces d'une histoire des mentalités, et un effort véritable d'élargissement de la démarche historique, qui longtemps s'était contentée de suivre des sources littéraires, les œuvres des historiens grecs et romains. Ainsi Montesquieu reprend l'enquête là où ses prédécesseurs l'avaient arrêtée, pour se demander si les Anciens voyaient et pensaient comme nous.

Il faut donc partir des traces et témoignages anciens, comme par exemple des observations sur l'Afrique du Carthaginois Hannon. Seraient-elles dénuées de tout fondement ? On l'a affirmé souvent, et Flaubert le répètera. On range aujourd'hui ce *Périple* antique parmi les voyages imaginaires ; mais ce point de vue n'a pas valeur rétroactive, car c'est l'argumentation qui compte, non le jugement final. Quand, pour contribuer à disqualifier le *Périple*, on se fonde sur l'idée que les Carthaginois sont par définition des affabulateurs, on se contente d'un préjugé, qui plus est celui du vainqueur romain ; nulle démarche rationnelle non plus, mais des pétitions de principe chez le philologue qui, depuis sa bibliothèque, prétend s'appuyer sur ce qu'il n'a pu voir à mille lieues de chez lui. Les modernes possèdent pourtant la clé de l'énigme : les relations de voyage qui concordent étrangement avec celle d'Hannon ; pour reconnaître cette convergence, il faut admettre qu'Hannon avait dit vrai et que sa parole avait autant de poids que celle des modernes qui ont suivi les côtes d'Afrique. Mais il faut aussi retirer, décaper la couche interprétative ajoutée par un Pline, qui déforme l'épisode en le tirant vers le merveilleux, sans pour autant lui dénier toute autorité : il peut avoir raison ici, et tort là.

7 *EL*, XXX, 14.

8 Préface abandonnée des *Considérations sur les [...] Romains*, p.315-316.

De surcroît l'Antiquité n'est pas un bloc monolithique ; la notion d'Antiquité pourrait même apparaître comme un obstacle à la compréhension des phénomènes. Des Grecs aux Romains, en passant par Alexandre et les Carthaginois, et tout au long de l'Empire romain qui dure plus de quinze siècles, les esprits, les savoirs et les mœurs présentent une immense diversité, comme l'illustrent encore les tentatives pour faire le tour de l'Afrique : « [...] quand on dit que les anciens connaissaient une chose, il faut savoir de quel peuple ancien on veut parler. Ce que les Perses savaient, les Grecs ne le savaient pas. Ce que les Grecs savaient dans un temps, ils l'ignoraient dans un autre⁹. » Montesquieu rejoint ainsi ses contemporains : pour lui, écrire l'histoire, c'est aussi écrire l'histoire des connaissances, et parfois des erreurs ou des errances. Mais ce n'est pas pour les dénoncer comme propres à des temps d'ignorance : « On a de la peine à comprendre l'obstination des anciens à croire que la mer Caspienne était une partie de l'Océan. Les expéditions d'Alexandre, des rois de Syrie, des Parthes et des Romains, ne purent leur faire changer de pensée. C'est qu'on revient de ses erreurs le plus tard qu'on peut¹⁰. » L'emploi de ce dernier *on* atteste d'une continuité avec l'esprit des Anciens en un domaine où l'aberration est pourtant flagrante : « Les yeux étaient ouverts, ils se fermèrent¹¹ ». L'histoire des représentations de la mer Caspienne n'est donc pas d'abord une affaire de cartographie, et pas seulement la manifestation d'un pouvoir qui s'éprouve et s'épuise dans les grands travaux d'un Pierre justement dit le Grand, c'est aussi celle d'un désir de communication ; et celui-ci n'est pas l'apanage des modernes. Le meilleur exemple n'en est-il pas fourni par Alexandre ?

La réussite exceptionnelle et jamais égalée du conquérant macédonien fascine Montesquieu. En effet Alexandre a réalisé le projet qu'il avait conçu, unir les peuples de son empire sans céder au principe discutable de l'uniformité, et faire communiquer l'Inde et l'Europe en les révélant l'une à l'autre. « Chaque grande nation se regardait presque comme la seule¹² » ; aucune n'avait besoin des autres, et toutes se plaçaient au centre du monde, tournant le dos aux autres.

9 *Pensées*, n° 1713.

10 *EL*, XXI, 7.

11 *Ibid.* (la phrase disparaît dans les éditions posthumes).

12 *Pensées*, n° 1887.

Alexandre détruit cet obstacle, qui est d'abord celui de l'ignorance ou des contraintes arbitraires, comme l'interdit d'ordre religieux qui empêche les Perses de naviguer. C'est là ce qui intéresse au premier chef Montesquieu : le franchissement des limites, et d'abord de celles que l'on s'impose à soi-même, ou que l'on accepte sans même en avoir conscience. Les véritables révolutions ne sont donc pas des bouleversements politiques ou institutionnels, qui souvent ne font que révéler des évolutions insensibles et irréversibles ; ce sont les transgressions de l'ordre établi, les prises de conscience, les ruptures avec soi-même et avec les traditions.

C'est ce qui fait de deux jeunes Scythes des *Considérations sur les [...] Romains*, dont on ne saura jamais le nom, les reflets affaiblis et minuscules, mais remarquables, du conquérant qui avait ouvert la route des Indes. Dans l'épisode quasi fabuleux du franchissement des Palus-Méotides (à la suite, non d'une licorne, mais d'une biche) est mise en scène la traversée de l'espace, ou *no man's sea*, qui préservait l'Europe des invasions et migrations : découverte fatale à l'Empire romain bientôt envahi par les Huns, qui met fin à des équilibres précaires et inverse des mouvements millénaires, puisque désormais les flux de population courent d'est en ouest. Dans les *Observations sur l'histoire de France*, Mably en reprendra jusqu'au détail, mais il déplacera l'intérêt vers le récit que font les chasseurs de leur découverte, attirant ainsi leur peuple dans le monde merveilleux qu'est pour eux cet Empire pourtant épuisé ; pour lui, le destin de l'Europe se joue avec leur parole. Pour Montesquieu, une pareille narration ne peut être que l'écume de l'histoire ; le cœur en est le mouvement qui porte des hommes neufs dans un nouveau monde, sans même l'avoir voulu : les grandes découvertes se suffisent à elles-mêmes. Tout le reste en découle.

La philosophie de l'histoire que construit Montesquieu bannit les héros : ceux-ci restent anonymes ; mais avec le livre XXI de *L'Esprit des lois*, l'histoire de la conquête éphémère qu'est celle d'Alexandre devient un moment privilégié de l'histoire du commerce, et celle-ci une histoire de l'esprit humain : le monde change de forme parce que les hommes ne voient plus de la même manière leur petit bout de terre et qu'ils portent leur regard au loin. Hannon le navigateur en était un représentant, les chasseurs scythes les agents involontaires ; Alexandre en est le héros incontestable, plus brillant encore quand on le compare

à d'autres empereurs dont l'œuvre fut pérenne, comme Auguste, fondateur de l'Empire romain, et Justinien, qui prétend restaurer l'Empire d'Orient mais qui surtout lègue à l'époque moderne la somme du droit romain, encore vivant au temps de Montesquieu. Tous deux se trouvent dépouillés de leurs fausses grandeurs et ramenés à leur juste mesure, celle d'intrigants médiocres qui ne réussissent que par leur médiocrité même – car la médiocrité est dangereuse quand elle se double d'habileté manœuvrière. Ils ne nous apprennent rien de la vie de l'esprit, mais en révèlent beaucoup sur la faiblesse humaine. Ils ont unifié le monde, le premier, dit-on, pour permettre au christianisme de se développer (c'est la thèse de Bossuet dans le *Discours sur l'histoire universelle*), le second comme défenseur des valeurs chrétiennes sous un climat qui s'y opposait, mais aussi contre son propre intérêt et ceux de ses sujets. Le chœur des historiens chante leurs louanges depuis des siècles, prouvant une nouvelle fois la force d'une autorité qui s'est exercée sur les esprits mêmes et qui s'est renforcée du seul fait de la tradition ; l'unique voix critique qui se fasse entendre, celle de Procope, est en effet presque réduite au silence par ce même chœur. Tristes figures du pouvoir qui ne s'identifient à aucune révolution des savoirs ou du regard, et révèlent la face cachée de la tyrannie.

La fiction montre ici son puissant intérêt, car les faits eux-mêmes doivent parfois être dépassés ou interprétés, ce qu'elle réalise en mettant Sylla face à un contradicteur et en le contraignant à dire sa vérité, en reconfigurant Lysimaque, lieutenant d'Alexandre, en prêtant vie à Xanthippe. Mais l'œuvre entier illustre la continuité de la démarche de Montesquieu, surtout quand on s'interroge sur l'articulation des *Considérations sur les [...] Romains* et de *L'Esprit des lois*, ou sur le destin posthume du premier de ces ouvrages. L'histoire apparaît alors comme consubstantielle de toute l'activité philosophique de Montesquieu : loin de relever de la mémoire, elle appartient de plein droit à la raison, elle ne peut être que critique. Ainsi elle assume pleinement son rapport au temps, qui ne se résume pas à une stratégie consistant à parler du passé parce qu'on ne pourrait parler du présent ; ce n'est pas une histoire « à clés », mais une modalité de réflexion qui permet de distinguer Rome des Romains, et qui inscrit le devenir de la France dans un mouvement de long terme.

Au regard de ce mouvement, les *Lettres persanes* n'ont-elles valeur que de *juvenilia* ? Elles montrent aussi l'apprentissage d'un regard, la

découverte progressive et amère d'un savoir qui conduit Usbek à se reconnaître comme un tyran et à ne pouvoir être autre ; avec l'effondrement du sérail et le chaos du système de Law se répercutent dans la société les chocs que connaissent les individus ; entre les uns et les autres se tissent des liens multiples. Le temps de la fiction n'est pas celui de l'histoire, mais il aide à le penser, et surtout à le ressentir – du moins si l'on évite de chercher la révélation d'une chaîne secrète, selon une tendance qui a obscurci la critique pendant près de cinquante ans. Les *Lettres persanes*, comme l'histoire, apprennent à voir, justement parce qu'elles ne montrent rien ; elles sont le récit d'une révolution qui est en même temps une révélation. Un esprit s'éveille, un regard s'aiguise. C'est par là que Montesquieu a commencé ; c'est par là nous commencerons aussi.